

Avant-propos

1. C'est au discours – au sens de Benveniste de la langue en emploi et en action – que ce numéro des *TRANEL* est consacré. Plus précisément, c'est à une approche *critique* que ce numéro nous convie. Par ce terme, on choisit de donner une certaine importance aux conditions sociales, culturelles et idéologiques d'élaboration des discours. On cherche ainsi à dépasser un point de vue strictement énonciatif, à englober dans l'analyse discursive des paramètres externes divers dont on fait l'hypothèse qu'ils sont constitutifs des discours analysés et qu'ils ne peuvent être neutralisés sans amputer gravement l'analyse. Mais parler d'*approche critique* ne signifie pas que les contraintes externes subies par le discours suffisent à le saisir: l'approche critique des discours développée ici considère comme premières les contraintes internes, inhérentes au texte comme totalité signifiante.

Par ailleurs – et c'est de cette manière aussi que l'approche sera critique – cette conception du discours prend au sérieux la mise en garde de Magid Ali Bouacha¹: «En analyse des discours, la complexité des phénomènes à observer est telle que la meilleure théorisation que l'on puisse faire est celle qui s'élabore à partir de méthodes». Pour ce faire, on a demandé aux auteur-e-s de ce numéro de mettre l'accent sur l'amont de l'analyse: délimitation des corpus, repérage des observables, interprétation de données. C'est pourquoi, les différents articles qui constituent ce numéro, bien qu'attachés à la description et à la comparaison d'ensembles textuels variés, parcourent un même trajet allant des données (corpus, input) et des opérations présidant à leur «appareillage» en ensembles textuels variés (corpus de référence, etc.) à l'interprétation des observables qui ont pu en être dégagés.

Un seul texte traite du parcours dans son entier: il s'agit de l'article de Céline Bourquin retraçant les fondements de la sociolinguistique de William Labov. Cette linguistique, qui apporte une «nouvelle pratique», est décrite soigneusement dans le parcours qui l'a instituée en discipline par et pour le vernaculaire africain-américain. De la méthodologie de production des données à leur analyse, on voit se mettre en place, dans cet article, les fondements d'une

1 Telle qu'elle est rapportée dans Adam, Jean-Michel; Jean-Blaise Grize & Majid Ali Bouacha (2004): *Texte et discours: catégories pour l'analyse*, Dijon, Editions universitaires.

analyse du discours comme socialement situé, associée à une ethnographie de la culture vernaculaire (*street culture*) qui donnera un cadre d'interprétation des usages du vernaculaire et notamment de l'insulte rituelle.

Situés tout près du pôle de la constitution des corpus, les articles de Chantal Claudel et Patricia von Münchow explorent la partie du trajet allant de la définition des ensembles de données au dégagement des observables. Avec l'article de Chantal Claudel, on entre dans l'univers de la comparaison interlinguistique: il s'agit, cette fois, d'élaborer une méthode pour constituer entre le français et le japonais une interface permettant de comparer des interviews de presse dans ces deux langues. La distance interlinguistique impose ici le recours à la notion de *figure* conçue comme une sorte d'actualisation des positions attribuées aux différents intervenants d'une interview. Par exemple on captera, par la figure de l'interviewé, la diversité des modes d'adresse (du tutoiement ou vousoiement avec ou sans appellatif en français à des emplois de particules ou de structures de modestie en japonais).

Un peu plus proche de l'analyse proprement dite mais avec un ancrage encore fort vers la méthode, l'article de Patricia von Münchow s'appuie, comme le précédent, sur le genre discursif comme outil de sélection des corpus qu'il s'agira de comparer. Dans son cas, ce sera des journaux télévisés en France et en Allemagne. On voit se déployer dans cet article une sorte de rhétorique comparée de ces journaux télévisés.

L'article de Sophie Moirand explore méthodiquement les étapes d'une analyse de *moments discursifs* particuliers (par exemple la controverse autour des organismes génétiquement modifiés) émergeant dans le monde médiatique et produisant des observables dont il s'agit de suivre les différentes contextualisations dans deux directions: d'abord celle imprimée par les mots, formulations, configurations discursives et leurs cotextes référant aux OGM. Puis celle des dires des acteurs concernés, des différents énonciateurs construits, c'est-à-dire de l'ensemble des discours rapportés concernant la thématique OGM, accompagnés de leur cadrage énonciatif. Les observables dégagés sont ainsi à la fois instanciés dans leur cotexte et servent de repères pour définir des ensembles textuels. Ce quadrillage de ses observables mène Sophie Moirand à la croisée des deux dimensions du dialogisme bakhtinien: la pluriaccentuation du mot et la construction du discours par «tissage» et «faufilement» dans et avec d'autres discours. De cette manière, l'article chemine encore un peu vers l'interprétation des données en envisageant, dans une seconde partie, les trajets mémoriels dont sont chargées les formulations et en montrant comment ces dernières «donnent un sens social à des événements qui, pour des scientifiques, n'ont rien en commun».

Alexandre Duchêne, à travers une étude de la production documentaire (le fameux compte rendu analytique) aux Nations Unies apporte des lumières sur la manière dont sont produits les discours qui vont être objet d'analyse. Ce faisant, il fait intervenir une nouvelle dimension du trajet allant de la constitu-

tion des données à l'interprétation des observables: le caractère social et situé de la production des données doit être pris en compte car il informe – au sens propre – les ensembles textuels servant de base à l'interprétation. En effet, les conditions de production du genre *compte rendu analytique* en tant que forme discursive sont parties prenantes de l'analyse des discours qui y sont produits. Le genre discursif est ici normalisé par l'institution, les Nations Unies: les régularités y relèvent aussi de contraintes institutionnelles et doivent être interprétées en tant que telles. L'approche des discours se doit donc d'être critique, elle ne peut faire l'impasse des modes de production des discours et des idéologies qui les sous-tendent.

L'article de Bernard Py nous fait parcourir une étape de plus vers l'interprétation: en fait nous sommes avec son article dans le trajet même qui va des données ou inputs à leur interprétation. Ici l'analyste n'est pas un linguiste, ou plutôt le chercheur ne sert dans cet article que de faire valoir ou de point de comparaison: c'est l'apprenant qui produit le travail de repérage, de traitement et de prise de données qui vont venir, en dernière instance, faire évoluer son interlangue. Se pose alors la question fondamentale de la raison du repérage dans l'ensemble des données auxquelles l'apprenant est exposé d'un segment particulier de discours qui va, pour l'apprenant, passer au statut d'input. Un instrument de sélection s'avère d'autant plus crucial que l'apprenant d'une langue cible est soumis à une diversité de productions langagières bien plus importante que toutes les données empiriques servant de base à n'importe quel linguiste de terrain. La notion de *saillance* devient ainsi un principe explicatif de cette promotion de certaines données discursives environnementales au statut d'input.

En bout de chaîne, à l'aboutissement du trajet exploré par ce numéro, nous trouvons les articles d'Anne-Sylvie Horlacher et de Virginie Conti, consacrés à l'interprétation d'observables dégagés d'un discours particulier: pour la première, la confidence radiophonique et, pour la seconde, le discours oral tout-venant. Le travail réside là dans le repérage puis dans l'analyse de formes, de configurations linguistiques particulières. Dans l'article d'Anne-Sylvie Horlacher sur la confidence radiophonique, il s'agit d'abord de dégager les configurations de la *tension* et de la *modulation*, c'est-à-dire les formes linguistiques actualisant une attitude énonciative d'adhésion dramatisante ou de prise de distance, de détachement de l'énonciateur vis-à-vis de ses propos. Dans un second temps, ce sera une forme particulière de la tension, les *moi je* qui seront étudiés dans leurs différentes contextualisations.

L'article de Virginie Conti est l'article du numéro qui pousse le souci de l'analyse de la forme le plus loin en se détachant le plus (mais pas totalement quand même!) des conditions d'apparition de son objet: les configurations en *j'ai X qui*. Ce souci de la rigueur de l'analyse l'amène à distinguer deux configurations différentes sous un même schéma: la première s'apparente à une forme de clivage dans laquelle *avoir* sert d'auxiliaire de dispositif et peut

être comparée à la configuration *ya X qui*; la seconde sert d'auxiliaire de la détermination nominale et peut être vue comme une concurrente de *un(e)/plusieurs de mes*.

Enfin l'article de Jean-Claude Beacco et Sandrine Reboul-Touré présente d'abord une analyse du discours à entrée lexicale et, de ce point de vue, parcourt dans l'autre sens le trajet de la constitution des observables à l'interprétation des données: il part en effet d'une donnée interprétée, l'objet de discours *culture générale* et explore ses différentes contextualisations en traitant les différents lieux socio-historiques de ses occurrences comme point d'ancrage de valeurs sémantiques diverses. Le travail de construction dans le discours de cet objet permet en effet d'en appréhender le sens sociétal, c'est-à-dire un sens non pas virtuel (comme il l'aurait en tant qu'entrée lexicale) mais effectif, indiciel à un contexte donné. Dans un deuxième temps, les auteurs se penchent sur ce qui permet d'étiqueter un discours de *discours de culture générale*.

Ce premier parcours de la constitution des corpus à l'interprétation des données une fois achevé, les textes réunis ici permettent de concevoir d'autres liens, dessinant d'autres axes – moins complets – qui seront envisagés dans ce qui suit: celui tracé par la question de la catégorisation des textes à analyser en *genres* ou en *formations*, tant comme facteur d'interprétation des données que comme critère de leur sélection; celui des modes d'inscription dans le texte des différentes modalisations subjectives et de leur éventuel masquage (maîtrise) ou effacement; celui enfin de la place à faire au style dans l'analyse du discours.

2. Deux articles, celui de Sophie Moirand et celui de Jean-Claude Beacco et Sandrine Reboul-Touré, se penchent sur la *formation discursive*² particulière qui produit des discours à partir des connaissances tenues socialement comme scientifiques. Cette parenté dans l'objet d'analyse n'est pas étonnante et renvoie, notamment, à un article paru dans *Langages* en 1995³. Dans cette formation discursive, le discours de *culture générale* se situe en bout de chaîne tant du point de vue des flux de transmission (relevant d'un enseignement) que de diffusion (vulgarisation scientifique). Cette place particulière dans l'ensemble des discours de connaissance fait que le discours de culture

2 Dans la conception qu'en défend Michel Foucault dans *L'archéologie du savoir* d'un ensemble de discours qui peuvent se saisir en tant que formant un système (quelle que soit la manière dont pourrait se justifier leur réunion en un même système).

3 Jean-Claude Beacco & Sophie Moirand: «Autour des discours de transmission de connaissances», *Langages* 117, 32-53.

générale revêt des formes diverses en dehors des formes génériques identifiables. De manière comparable, les différents textes concernant les OGM qu'étudie Sophie Moirand, relevant du même discours de *culture générale*, participent, eux aussi, de séries génériques différentes (éditorial, encadré explicatif, article d'information, etc.). Dans cette formation discursive de discours second, les deux articles rencontrent ainsi sans surprise le dialogisme bakhtinien. Sophie Moirand, dans le trajet très méthodique qui lui permet d'identifier un ensemble de catégories formelles puis de les «pister» par leurs contextualisations pour dégager un ensemble de configurations discursives et enfin d'en repérer les résurgences au fil des moments discursifs, met en évidence l'importance de ces dénominations partagées telles par exemple que *vache folle* ou *sang contaminé*. On voit dans son article comment *la vache folle* ne désigne rapidement plus (l'a-t-il jamais fait?) un comportement anormal de la vache pour renvoyer à une *crise, affaire, scandale de la vache folle* et devenir ce qu'elle appelle un *mot-événement*. Dans son analyse de ce «genre à énonciation subjectivée» qu'est l'éditorial, elle retrouve cette interdiscursivité particulière et montre comment ces mots-événements servent à inscrire par allusion des positions idéologiques: *Après la vache folle et le plomb dans l'eau...* (voir son exemple 17). Ces mots-événements sont ainsi au carrefour de la mémoire interdiscursive et de la mémoire d'un savoir collectif. Ils représentent la fusion potentielle du discours construisant la connaissance et de la connaissance dite par le discours. Or Sophie Moirand tente dans la fin de son article de distinguer entre mémoire de dires et mémoire des savoirs et des images pour préserver l'opérationnalité de la notion de *dialogisme* tandis que Jean-Claude Beacco et Sandrine Reboul-Touré remarquent de leur côté également cette circulation intertextuelle des discours et des connaissances mais la considèrent, eux, comme non problématique.

Il me semble que l'on retrouve sous cette pluriaccentuation des mots et des savoirs, l'extériorité de ce que Pêcheux⁴ appellerait une *formation idéologique* par rapport à une *formation discursive*. On sait qu'elle a fondé pour lui l'impossibilité de l'analyse ponctuelle d'un texte, ce qui rejoint de fait la méthodologie développée par Sophie Moirand. D'une certaine manière, cette intrication de l'interdiscours et du savoir commun relève d'une dimension constitutive des genres de la transmission scientifique. A ce titre, des catégorisations comme *vache folle* ou *mémoire de l'eau* y fonctionnent comme des sortes d'indices de contextualisation qui peuvent parcourir un ensemble de valeurs interprétatives dont il conviendrait d'étudier diachroniquement la constitution.

4 Par exemple, dans «Mises au point et perspectives à propos de l'analyse automatique du discours» avec C. Fuchs, *Langages* 37, 1975.

3. Toile de fond de ce numéro, le genre discursif apparaît (en plus des deux articles que l'on vient de mentionner) dans de nombreux articles sous des formes assez différentes les unes des autres: instrument de sélection d'un corpus (Chantal Claudel, Patricia von Münchow), objet de l'analyse en soi par une interrogation sur ses conditions de production (Alexandre Duchêne), dispositif interprétatif de configurations linguistiques particulières par exemple à travers l'insulte rituelle chez Labov (Céline Bourquin) ou les manifestations formelles de la tension et de la modulation dans la confidence radiophonique (Anne-Sylvie Horlacher).

Pour les articles de Chantal Claudel et de Patricia von Münchow, le genre discursif constitue la base d'une approche comparative des discours en tant que *tertium comparationis* permettant d'articuler les différents modes de mise en discours⁵. Pour la première, la comparaison interdiscursive s'ancre dans une ethnographie comparée des deux communautés médiatiques française et japonaise. Le genre *interview* y contraint les modes discursifs d'expression de la subjectivité par l'actualisation de certaines formes de relations interpersonnelles qui se matérialisent de manière très différente en français et en japonais. Étroitement tributaire du genre, la notion de *figure* permet d'articuler les formes d'adresses respectives des intervieweur et interviewé, les modes d'expression de la politesse et du respect, ainsi qu'à un autre niveau les relations entre journaliste et lectorat. La figure rend ainsi opératoire une analyse comparative des interviews de presse en français et en japonais. Comme la seconde s'attaque à des langues et cultures moins éloignées, le genre en soi pourra être l'aune de la comparaison. Si, dans ces deux articles, le genre sert à définir le corpus, seul le second affronte la circularité potentielle du processus qui fait recueillir un corpus en fonction d'un genre alors que seule l'analyse du corpus établira éventuellement l'existence du genre. Ce sont les notions d'émicité et d'écité, empruntées à la tagmémique pikienne qui permettent d'échapper à la circularité en aménageant une possibilité de retour dans un second temps sur la catégorisation effectuée. Suivant Beacco⁶, on aurait là une appréhension du genre à la fois comme catégorisation ordinaire du discours et comme type de texte.

Dans l'article d'Alexandre Duchêne, avec son compte rendu analytique à l'ONU, le genre discursif est considéré comme structurant la communication sociale et s'appréhendant dans un lieu situé socio-historiquement. Il s'agit là d'un genre qui implique une expérience discursive particulière même si le

5 A la manière de ce qui a été préconisé dans *Langages* 105: *L'ethnolinguistique de l'écrit*, 1992.

6 «Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif», *Langages* 153, 2004.

compte rendu analytique est rapproché du genre du procès verbal. Dans une première partie de son article, l'auteur analyse le manuel d'instruction à l'usage des rédacteurs de ces comptes rendus analytiques, donnant par là une idée des conditions de production de ce genre et de l'idéologie qu'il sous-tend. Dans la seconde partie de son article, Alexandre Duchêne, en confrontant un discours oral tenu dans le cadre de l'ONU et son compte rendu, met en évidence les contraintes génériques effectives qui structurent le texte même du compte rendu. Le genre dans cet article est ainsi considéré comme condensant des contraintes socio-institutionnelles et textuelles (ce dont Beacco⁷ rendrait compte, me semble-t-il, par le terme de *spatialité des formations discursives*).

4. La paire de concepts réciproques de *modulation* et *tension* élaborée par Vion⁸, qui permet de saisir la manière dont les interactants s'inscrivent dans leurs discours, en plus de constituer le centre d'un article (celui d'Anne-Sylvie Horlacher) pourrait se révéler pertinente dans deux autres cas: pour mettre en évidence le travail de «désénonciation⁹» effectué dans le compte rendu analytique (Alexandre Duchêne) tel qu'il est décrit dans l'exemple 1 par l'effacement d'un pan de discours comportant des formules impliquant une forte tension énonciative comme *people are willing to suffer and even die for it*. Par ailleurs, on pourrait concevoir que le choix discursif de *j'ai X qui* plutôt que *ya X qui* (article de Virginie Conti, il s'agit de sa configuration C1) relève également d'un phénomène de *tension* ou de *modulation*: le fait de rapporter à soi la prédication par un pronom de première personne exprimant une tension alors que le choix de la formulation en *ya* impliquerait une prise de distance par rapport au contenu de la prédication, une modulation. Les articles d'Anne-Sylvie Horlacher et de Virginie Conti auraient ainsi en commun de tenter l'articulation de la valeur en langue et des emplois en discours de configurations typiques du français parlé comme *moi je* et *j'ai mon X qui* ou *ya mon X qui*. Par ailleurs, pour Bernard Py, la construction *j'ai mon soulier droit qui me fait mal* permet de rendre saillant le syntagme nominal par rapport au contenu de la «relative». Pour lui cela fait du SN un lexème saillant donc candidat pour l'apprenant au repérage et à la prise (input) et en même temps la construction

7 *Opus cit.*

8 Voir notamment Robert Vion « Modalisations, tensions et construction de la référence » in: A. Giacomi; H. Stoffel & D. Véronique, *Appropriation du français par des Marocains arabophones à Marseille*, Publications de l'Université Provence.

9 Terme emprunté à Pierre Ouellet «La désénonciation: les instances de la subjectivité dans le discours scientifique», *Protée*, 1984.

elle-même devient un type de linéarisation intéressant (donc saillant) pour exprimer la saillance.

5. L'article de Virginie Conti sur les constructions à dispositifs auxiliarisés en *avoir* utilise pour sa démonstration l'idée que différentes formulations en discours peuvent se révéler équivalentes en langue: c'est notamment le cas de la série de ses exemples (26) à (28):

J'ai mon pain au chocolat qui me fait mal à l'estomac
Ya mon pain au chocolat qui me fait mal à l'estomac
Mon pain au chocolat me fait mal à l'estomac

Elle s'appuie là sur la conception défendue par les chercheurs du GARS d'une invariance de la relation entre verbe et éléments construits par le verbe nonobstant des arrangements linéaires différents. De plus, elle établit une corrélation d'une part, entre les constructions à dispositifs et l'oral et d'autre part, entre les constructions sans support particulier et l'écrit. Ce faisant elle rejoint des observations faites par Alexandre Duchêne dans son étude d'un «passage»: celui allant d'un extrait de discours tenu par un expert dans une sous-commission onusienne au compte rendu analytique qui est en donné. Bien que la problématique du passage d'une intervention orale à un compte rendu analytique écrit excède de beaucoup la seule stylistique, ces deux articles permettent, me semble-t-il, d'aborder le problème des rapports entre discours et style.

Il me semble que l'on pourrait voir dans les constructions à dispositif étudiées par Virginie Conti des traces linguistiques de ce que Bally appellerait *une rhétorique pratique*, témoins de cette tension entre le carcan de la langue et la liberté du sujet, ce qu'il appelait d'après la formule qu'Adam¹⁰ nous a remis en mémoire: «les assauts ininterrompus [de la parole] à la citadelle [langue]». Le «discernement» comme qualité suprême du rédacteur de compte rendu analytique renverrait également à cette négociation obligée entre une construction orale du sens, personnelle et indicielle (celle de l'intervention orale de l'expert) et la schématisation écrite, génériquement contrainte mais néanmoins fidèle qu'il doit rédiger. On serait là à la croisée des contraintes du système et du discours, d'une part, et d'autre part, du genre – en tant qu'«instance historique de normalisation de la langue¹¹» – et du style – en tant que solution ponctuelle et contextuelle.

10 «Le style dans la langue et dans les textes», *Langue française* 135, 2002.

11 Tiré de François Rastier & Bénédicte Pincemin: «Des genres à l'intertexte», *Cahiers de praxématique* 33, 1999.

On l'aura compris, se dessinent dans ce numéro de multiples recherches à venir tant il est vrai que si la réflexion sur les observables et la manière de les organiser pour les rendre significatifs précède en général leur interprétation, cette dernière, par un effet retour, amène souvent à reconsidérer et à modifier la construction des observables. Les articles de ce numéro figent un moment dans ces divers trajets mais les auteur-e-s sont en mouvement.

Thérèse JEANNERET
Université de Neuchâtel

